

## DU FEUILLETON-ROMAN.—ÉTUDES CRITIQUES.

LE JUIF ERRANT, LES MYSTÈRES DE PARIS, ETC.,

Par M. Alfred Nettement.

Nous trouvons dans l'un des premiers recueils périodiques de Paris une étude critique sur le *Feuilleton-Roman* que nous croyons utile de reproduire. Les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant* n'ont pas encore fait beaucoup de mal dans notre société ; mais beaucoup de personnes, sur le renom qu'a fait à ces œuvres la presse immorale de la France, peuvent éprouver le désir de leur connaître. Nous sommes portés à penser que l'analyse et la critique qu'on va lire dans les articles que nous allons publier éloigneront de la lecture de ces romans quiconque tend à la conservation des principes religieux et moraux.

Il y a déjà longtemps que la littérature légère, la littérature de roman se fait remarquer par son goût désordonné du monstrueux et de l'immoral, par son continu emploi du crime et du vice, par son exclusion constante du beau moral, par sa prédilection passionnée pour le paradoxe et le paradoxe immonde qui détruit de fond en comble l'ordre reçu, tant dans le monde intellectuel que dans le monde physique.—Tout est renversé : ce qui était beau est devenu hête, ce qui était vertu est devenu vice ; ce qui était grand, noble, honorable, est devenu, par ce fatal revirement, petit, mesquin, honteux, étroit à faire pitié.

On conçoit facilement quel danger doit avoir pour la société cette prédication, cette croisade continuelle contre ce que nous étions accoutumés, pauvres gens que nous sommes, à désigner sous le nom de vertu, c'est-à-dire la pratique du bien dans toute son acception.

Que veut-on que deviennent les jeunes esprits si faciles déjà à entraîner hors de la route austère et pénible du devoir, quand ils voient la déification du vice ; quand ils entendent dire à chaque heure, à chaque minute : " Dieu nous a donné des passions, c'est pour leur laisser un libre cours ; car ce que Dieu a fait est bien fait, sinon il ne serait pas Dieu : aller contre sa volonté serait un crime. Il faut donc s'abandonner à ses passions, sous peine de l'offenser et de contrarier son but divin, qui est le bonheur de l'homme. " Que des hommes raisonnables, tels que nos lecteurs, par exemple, dont la haute intelligence, rompue depuis longtemps aux difficultés de la vie, est mûrie par le travail et l'étude, lisent de pareilles choses, certes, ils n'iront pas bien loin, lèveront les épaules et jetteront ce livre sans y songer davantage. Mais malheureusement ces œuvres ne s'adressent pas à eux : elles vont droit aux parties faibles, c'est-à-dire aux femmes oisives, aux masses peu éclairées, à la jeunesse bouillante, qui mord en frémissant le frein qui la retient au devoir, et qui, pleine de feu et d'ardeur, brûle de s'élançer dans la lice pour s'abreuver à la coupe trompeuse de ce qu'elle croit être le bonheur.

Quand on laisse errer sa pensée sur l'ensemble des produits littéraires modernes, quand on se recueille dans le souvenir des impressions qu'ils vous ont laissées ; en un mot, quand on les reconstruit dans son imagination, on est plongé d'abord dans une espèce de chaos bourdonnant qui donne le vertige. Peu à peu, un nuage lui fait place, mais un nuage lourd, épais, terne, glacé, qui fait mal à l'âme et au corps. On éprouve un malaise indéfinissable. Si de loin, on aperçoit, comme par une échappée, un peu de lumière, on referme les yeux bien vite à l'aspect de quelque chose de difforme et de hideux, qui a nom adultère, inceste, oubli des devoirs, impiété, matérialisme, et surtout scepticisme, dans le sens le plus large et le plus étendu du mot. On se tord alors comme sous le poids d'un effroyable cauchemar ; quand on est dégagé de cette étreinte douloureuse, et qu'on revoit le soleil et les astres, et ses semblables vivre et agir, on pousse un long soupir de soulagement. Cependant, il reste dans les idées un tel désordre, qu'on n'est pas bien sûr que cet homme, qui vient vous serrer la main, n'est pas un criminel ; que cette femme, qu'on est accoutumé à respecter, n'est pas flétrie par le vice.

Voilà ce que nous font à nous, hommes forts et préparés à la lutte, les romans du 19<sup>e</sup> siècle.

Que doit-ce donc être, grand Dieu ! quand on croit à tous leurs mensonges, quand on ressent toutes leurs passions, quand on parle leur langue fautive, guindée, plate, basse et.... vide !

L'homme est essentiellement plagiaire, tout le monde le sait. Aussi,

quelle tristesse navrante éprouvent ceux qui lisent les débats des cours d'assises, quand ils voient chaque jour se reproduire dans la vie privée, les crimes imaginaires des romanciers, leurs fantômes prendre un corps, et leurs créations, fantastique produit d'une imagination en délire, venir étaler, dans leur jargon prétentieux, les plaies de leur âme et de leur cœur sous les yeux des spectateurs frémissants !

Nous désirerions bien sincèrement mentir, exagérer, en disant cela ; mais, hélas ! nous sommes encore au-dessous de la vérité, et nous ne voulons pas ici, dans un recueil destiné à la gloire et à l'orgueil de l'intelligence, laisser à ces pages le parfum nauséabond des prisons et des bagnes.

Cependant le roman avait gardé une certaine mesure, ce que nous appellerions une certaine pudeur, si nous ne craignons de prostituer ce mot. On nous avait traînés dans toutes les turpitudes, dans toutes les fanges, mais on avait respecté deux choses, on n'avait pas osé y porter la main ; on redoutait le sentiment moral, qui aurait pu faire explosion, une terrible explosion peut-être.... On avait épargné les deux extrêmes, la religion, et, pourrions-nous le dire, le mauvais lieu et le bague.

Nous redemandons pardon à nos lecteurs ; nous allons entamer un triste chapitre. Souvent notre plume rougira de honte, et n'osera pas redire tout ce qu'ont lu tant de femmes élégantes, tant d'enfants au cœur encore pur et ingénu. Nous allons parler une langue qui n'est pas la nôtre, langue incon nue, étrange, que nous emploierons le moins souvent possible. Nous tâcherons d'avoir de la politesse, du savoir-vivre et de la convenance à la place de ceux dont nous allons vous entretenir.

Depuis bientôt deux ans, un homme s'est rendu célèbre par deux *romans-feuilletons*. Car maintenant, pour que le poison circule et infecte plus sûrement, on le met quotidiennement au bas d'un journal, de manière qu'il puisse ne pas manquer son effet sur tout le monde et toujours.

M. Eugène Sue, connu depuis quelques années par un certain nombre d'ouvrages remarquables par leur *excentricité*,—pour nous servir d'un mot fort en vogue chez les romanciers qui l'ont pris aux Anglais,—vient d'acquiescir une triste renommée en traçant au roman une voie nouvelle, voie fatale et déplorable s'il en fût jamais. Il a attaché à son nom deux œuvres dont la postérité lui tiendra sévèrement compte un jour, les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant*. Beaucoup les ont lus, quoique peu osent l'avouer. La presse assista, muette et silencieuse, à cette consécration de l'oubli et du mépris de tout ce qui jusqu'alors aurait un peu relevé et ennobli les âmes. Elle se sentait trop coupable pour oser jeter la première pierre. Un seul homme, M. Alfred Nettement, éleva courageusement la voix, et dans plusieurs lettres publiées par la *Gazette de France*, fit la critique vive, spirituelle, profonde, surtout vraie d'abord, des *Mystères de Paris*, puis du *Juif-Errant*. Ces lettres ont été réunies en un volume, dont nous allons rendre compte aujourd'hui.

Nous voudrions donner à nos lecteurs une idée bien complète du livre de M. Nettement, et cela suivant notre méthode habituelle, c'est-à-dire en mettant sous leurs yeux les passages les plus saillants et les pages les plus concluantes. Ils seront forcés cette fois de nous croire un peu sur parole dans notre appréciation. Car, outre que notre cadre est un peu restreint par un travail de cette nature, M. Nettement, suivant M. Sue pas à pas, l'étreignant à chaque minute dans cette redoutable critique, le faisant constamment haleter sous le poids de fortes et vives atteintes, pénétre dans tous les lieux et les pays étrangers que l'auteur des *Mystères de Paris* nous fait parcourir, et nous ne voulons pas reproduire, dans les colonnes d'une revue destinée à élever l'intelligence et le cœur, les choses inouïes et incroyables qui indignent à juste droit M. Nettement. En un mot, nous voulons que tout le monde puisse et ose nous lire. Tracer brièvement le cadre des *Mystères de Paris* en les dépouillant de tout leur clinquant et de leur fausse parure, sera peut-être en faire la critique la plus sévère et la plus complète. C'est ce qu'a aussi compris M. Nettement. En commençant, il nous expose simplement qu'un prince d'Allemagne, doué de tous les avantages physiques et intellectuels, possédant une force de corps herculéenne, un esprit vaste et élevé (1), parcourt le monde entier pour retrouver sa fille, que sa sa mère

(1) Qui pourrait tuer un homme du monde avec une épigramme et un bœuf d'un coup de poing ; qui parle avec éloquence la langue des rois, et pourrait au besoin professer l'argot des assassins et des voleurs ; qui lutte de noblesse et de dignité avec les plus dignes et ne recule pas à l'idée de répondre aux